

Caïlcédrats

J'ai toujours cherché dans les choses d'autres figures que celles qui s'y donnent à voir. Dans le ciel, les nuages révélaiient des cathédrales, des ptérodactyles, des ours savants, des vieillards édentés ou des images saintes. Sur le papier peint de ma chambre apparaissaient des sorcières, des chimères, des oriflammes, le cœur sacré de Jésus ou des femmes nues, telles que je pouvais les imaginer. Dans les plis des tentures, se déployaient des Martiens, des fauves à la gueule puante, des fleurs mortelles, des ricane-ments et, parfois, Dieu le père en personne. Sur les troncs noueux, je distinguais des chauves-souris, de sages chérubins, des chats-huants, des mains décharnées ou de doctes personnages en toge au savant drapé.

Plus tard, comme le poète, avec mes quatre dromadaires, je courus le monde et l'admirai, constatant sans déplaisir que, quels que fussent l'exotisme et la variété des paysages traversés, se glis-saient, dans leurs interstices, des figures à l'origine incertaine...

En Amazonie, dans les feuillages sombres de la sombre forêt, je vis des ziggourats, des ibis sacrés au bec interminable, des der-viches tournoyant, d'étranges faces de carême et l'ascenseur à ba-teaux de Strépy-Bracquegnies.

À Venise, dans les vaguelettes miroitantes du Canaïasso, je vis, mêlés au reflet des palais, la face cachée de la lune, les gilles de Binche claquant des sabots sur les pavés de la lagune, Icare partant en vrille et des chameaux dédaigneux aux dents jaunes.

Dans les déserts, du Sahara, de Gobi ou du Kalahari, je fixai jusqu'à l'éblouissement les dunes et leurs rides si expressives, y discernant des grognards à l'oreille tordue, des porteurs noirs en file indienne, d'austères stylites, des pavillons chinois et des chaudrons de sorcière fumants.

Dans la pampa argentine, l'ondoiement des hautes graminées me révéla par intermittence de vaporeuses nébuleuses, un troupeau tumultueux de gnous, des monolithes brisés, des rameurs sur leurs pirogues et une armée en déroute.

Le monde tel qu'il est donné se doublait donc d'un autre monde, un monde d'images adventices. Et, tout en me méfiant d'une possible berlue, je ne pouvais rejeter l'idée que le réel, pour accéder à la complétude, devait intégrer toutes ces figures parasites, y compris celles que d'autres yeux que les miens y percevaient.

Par ailleurs, ce monde figuré pouvait être considéré comme une copie plus ou moins fidèle du monde des objets puisqu'il semblait n'être peuplé que d'évocations de choses connues et avérées, soit qu'elles existassent concrètement, soit qu'elles appartenissent au bestiaire imaginaire des contes et histoires. De ce point de vue, le monde semblait bégayer dans le clignotement de ses jeux de lumière.

Lors d'un séjour en Afrique noire, je découvris les troncs verruqueux des caïlcédrats (*Khaya senegalensis*), qui se révélèrent une mine de figures, cette fois au sens propre puisque je n'y vis que des visages, des visages de tous genres, de vieux, de nourrissons, de femmes, d'adolescents, certains contrefaits, d'autres d'une surprenante beauté, tous d'une ressemblance frappante...

sans que je pusse toutefois déterminer de qui ils étaient la réplique. Où donc s'en trouvaient les modèles ? Et n'était-il pas abusif de parler de ressemblance sans points de comparaison ? Sans doute, mais l'extrême précision, quasi photographique, des traits représentés ne pouvait s'expliquer par un simple caprice de la nature ; elle n'était pas de l'ordre d'une vague similitude mais bien du simulacre.

Dès lors, l'Afrique se réduisit pour moi à une constellation de points discontinus, ceux où s'élevait un caïlcédrat. Je passai de l'un à l'autre avec délectation, notant pour chacun sa position approximative sur la carte vierge de la savane et les repères qui me permettraient de le retrouver, mais surtout une description détaillée des visages qu'il portait, leur nombre — tout en sachant que celui-ci pouvait varier d'une observation à l'autre, tant les caïlcédrats étaient retors et mêlaient, souvent inextricablement, plusieurs figures, l'œil de l'une devenant par exemple la narine d'une autre — et leurs caractéristiques morphologiques. Une innocente manie qui m'entraîna à parcourir ce continent en tous sens, d'un océan à l'autre.

Le volume de mes fiches devint problématique, mon sac pesait si lourd que je peinais à le porter. Je me rendis donc dans un village où une nuée de gosses me fit la fête ; j'y trouvai facilement ce que je cherchais : un âne gris avec la traditionnelle croix de Saint André noire sur le dos et les flancs. Mais, à ma grande surprise, au moment de payer le propriétaire, je crus reconnaître ce dernier... ce qui était impensable, les caïlcédrats m'occupant tellement que mes contacts avec la population locale avaient été exceptionnels ; il ne pouvait s'agir que d'un faux souvenir.

Et je partis, menant mon âne aux yeux mouillés vers un nouveau caïlcédrat que j’apercevais au loin. Des deux sacoches qui composaient son bât, seule l’une étant à moitié pleine, l’âne partit au trot, et moi, léger comme un coup de vent, je me sentis pousser des ailes, si bien que nous arrivâmes au pied de l’arbre au pas de course, essoufflés l’un et l’autre. Profitant de l’ombre de son feuillage, nous nous allongeâmes côte à côte, l’âne déposant son museau de velours sur ma poitrine. Je plongeai rapidement dans cette sorte d’hébétude où le monde n’est plus qu’une rumeur, le corps un battement, l’esprit une glissade... Et le visage du marchand d’âne vint doucement flotter dedans mes yeux fermés... mais ce visage était de bois, de bois rouge... Mon âne partit d’un braiement déchirant — peut-être avait-il reconnu son ancien maître ? — et je me dressai sur les fesses, sûr à présent de l’endroit où je l’avais déjà vu : caïlcédrat C445-NO.

Nous partîmes immédiatement, mon âne et moi, vers cet arbre pourtant lointain. Nous marchâmes trois jours durant sans même prêter un regard aux nombreux caïlcédrats que nous croisions, tant nous avions la conviction que C445-NO représentait un point nodal de notre quête.

Nous l’atteignîmes au petit soir, lorsque le soleil entame sa dégringolade vers l’occident. Nous repérâmes immédiatement l’effigie du marchand d’ânes sur une des grosses loupes du pied de l’arbre, mais la lumière déclinante ne nous permit pas de mener plus avant nos investigations. Nous dormîmes sur place, impatients de ce que nous découvririons le matin.

De toutes les figures entremêlées que proposait C445-NO, seule celle-là m’était familière ; elle était d’un rendu exceptionnel, qui tenait de l’hologramme ou de la duplication, jusqu’à son

regard matois que le caïlcédrat avait su capter dans toute sa duplicité.

Mais les autres visages m'étaient inconnus. L'âne, lui, qui avait fait tous les marchés et traversé la plupart des villages alentours, en reconnut formellement six supplémentaires : Fatou de Gaguè, Papys de Bountoubolong, Odette de Soum, Maman Diallo de Keur Omar, Gnagna et Seynabou de Foundiougne. Selon l'âne, la localité la plus proche était Keur Omar... Allons donc voir à quoi ressemble Maman Diallo.

Celle-ci, comme beaucoup de femmes peules, vendait au porte-à-porte du lait frais et du lait caillé, et point ne fut besoin de ruse pour l'approcher : « Bonjour maman, je voudrais un litre de caillé. » Maman Diallo me fit pénétrer dans sa case après avoir installé mon âne dans un coin ombragé de la cour, elle me fit asseoir et me servit un délicieux plat de couscous de mil très fin arrosé de lait caillé. Satisfaite de mon bon appétit, elle puisa d'une calabasse un litre de caillé qu'elle versa précautionneusement dans une bouteille d'huile recyclée, avant de la boucher soigneusement. Pas une goutte ne fut perdue, pas une mouche n'échappa à sa vigilance ni ne posa ses pattes sur le liquide luisant, la louche fut promptement plongée dans l'eau et essuyée. Maman Diallo était une femme propre.

L'âne avait raison, c'était bien elle qui avait pris figure sur le tronc noueux de C445-NO. Idem pour Fatou de Gaguè, Papys de Bountoubolong, Odette de Soum, Gnagna et Seynabou de Foundiougne, que nous rencontrâmes tous et toutes par la suite.

Pour rendre compte de ces nouvelles données, je traçai sur la

carte des lignes reliant l'arbre à Keur Omar, à Gaguè, à Bountou-bolong, à Soum et à Foundiougne.

Pressentant que des correspondances associaient gens et caïlcédrats, nous réorganisâmes notre marche de façon à tester l'hypothèse ; au lieu de courir d'arbre en arbre, nous allions désormais alterner villages et caïlcédrats, espérant pouvoir enrichir notre carte de nouveaux traits.

Le résultat dépassa toutes nos attentes. Ce qui n'était au départ qu'un graphe polaire centré sur C445-NO se révéla jour après jour un fouillis multipolaire : il n'y avait pas de règles ordonnant les relations entre caïlcédrats et habitants de la contrée. Le même arbre pouvait supporter des effigies sans liens géographiques entre elles, et les villageois d'une même localité se trouver reproduits sur plusieurs caïlcédrats parfois très éloignés.

« Un fameux bordel, philosopha mon âne », et il avait raison. Mais l'enchevêtrement des relations entre visages, caïlcédrats et localisations ne pouvait cacher une autre réalité : les caïlcédrats portaient dans leur chair de bois les doubles parfaits des humains de la savane. S'agissait-il d'une stupéfiante coévolution ? Quelles étaient les forces agissant dans ce processus ? Les humains jouissaient-ils ainsi d'une mémoire iconique ? Quel sens avait celle-ci ? Quel bénéfice darwinien en tiraient les caïlcédrats ? Ce phénomène se limitait-il à l'Afrique ?

Cette dernière question devait être tranchée par B504-ST, un imposant caïlcédrat qui s'élevait au milieu d'un bouquet de baobabs. C'est l'âne qui en aperçut la cime prometteuse et me le signala d'une bourrade du museau accompagnée d'un rapide mou-

vement d'oreilles. Était-ce à cause de sa taille que nous approchâmes silencieusement et presque respectueusement de l'arbre ou quelque autre signe nous avait-il alertés ? Peu importe, mais les nodosités de ses racines allaient nous transporter bien loin de la savane africaine.

Ils étaient tous là : Marcel Casquette, Guido Koekebak, Nadia Dikke Tèt, Sonia Pokémon, Jef Biceps, Charles Blabla, Véro Bingo, Pat Je-suis-désolée... Tous les habitués de La Torche, un joyeux bistrot de Bruxelles, mon quartier général pour ainsi dire, s'étaient donné rendez-vous au pied de B504-ST. Je reconnus même Spa Citron, le dessinateur chinois qui venait régulièrement croquer le portrait des clients. Les caïlcédrats semblaient ne connaître ni races ni frontières : toutes ces figures pourtant exotiques étaient reproduites avec la même fidélité que lorsqu'il s'agissait d'Africains.

La duplication ligneuse des visages était-elle donc une réalité universelle ? L'humanité entière se trouvait-elle portraiturée par les grands arbres ? Devions-nous revoir notre carte et y ajouter de nouvelles lignes franchissant les océans ? Leur entrelacs enserait-il la planète entière ?

L'âne se posait une autre question : « Je me demande si les caïlcédrats intègrent le temps dans leurs boursouflures ? » Devant mon incompréhension, il précisa sa pensée : « Je veux dire, est-ce que ces figures vieillissent en même temps que leurs modèles ? Et que se passe-t-il lorsque l'un d'entre eux vient à mourir ? » Excellentes questions, l'âne !

Nous manquions de recul pour juger de l'effet de l'âge sur les effigies secrétées par les caïlcédrats, mais nous pouvions espérer,

en nous informant dans les villages déjà répertoriés, apprendre l'un ou l'autre décès, l'un ou l'autre accident ou maladie mutilants. Et, guidés par l'esprit scientifique, nous entamâmes une nouvelle quête.

Le troisième village que nous visitâmes nous offrit un cadavre — celui d'un jeune homme emporté par un mauvais palu — et une oreille arrachée — conséquence d'une violente dispute entre coépouses. Cerise sur le gâteau, ces deux personnes avaient été fichées par nos soins, l'une sur A802-WS, l'autre sur Q426-BG. Il va sans dire que nous étions enchantés mais que nous compatîmes abondamment sur les vicissitudes de la vie.

Sur A802-WS, à la place du fringant jeune homme que nous avons décrit dans nos fiches, nous observâmes un visage en décomposition partielle — des parties osseuses apparaissaient même par endroits —, et sur Q426-BG, l'oreille droite de la jeune femme avait bonnement disparu. Les caïlcédrats suivaient leurs modèles en temps réel. L'âne était sagace mais le phénomène devenait de plus en plus déconcertant, complexe et obscur.

Nous continuâmes, dans l'effervescence et l'enthousiasme à dénicher de nouvelles correspondances et à les porter sur la carte. Cependant, cette profusion même engendrait en moi une insatisfaction croissante : pourquoi, dans ces milliers de visages que nous avons référencés le mien manquait-il ? abusivement peut-être, je ressentais cette absence comme un ostracisme...

Dès lors, la combler devint une idée fixe. Pour être franc, mes relevés en souffrirent, j'eus tendance à les bâcler, me contentant le plus souvent de parcourir les troncs du regard y recherchant

mon portrait. En vain. Je désertai même les villages, qui ne pouvaient m'aider dans ma quête. L'âne, qui appréciait le travail bien fait, désapprouvait ma précipitation fiévreuse.

Je ne pourrais dire combien de temps j'errai de la sorte, courant de caïlcédrat en caïlcédrat, ne prenant plus que de rares notes. Notre marche raisonnée était devenue une course folle à la poursuite de mon double. « Oui, folle ! marmonnait l'âne. »

Ce fut lui qui, animé par je ne sais quelle préscience, nous mena d'un pas sûr vers un caïlcédrat — Z643-HF — pourtant perdu au milieu d'une forêt de caïlcédrats. Un simple geste des oreilles lui suffit à me désigner un visage. Et quel visage ! Celui d'un vieillard partiellement édenté, presque chauve sauf une couronne vaporeuse derrière les oreilles, à la peau fripée, au pauvre sourire, à l'œil éteint... mais il fallut bien me rendre à l'évidence : cette triste caricature me renvoyait l'image de ce que j'étais devenu, de ce que je suis devenu.

Il y a tant d'années que j'erre sur les terres d'Afrique. Combien ? je n'en ai pas fait le compte. En me tournant vers l'âne, dont le regard compatissant était plein d'une tendre humanité, je constatai que sa belle croix noire grisonnait, qu'il clopinait de l'arrière-train et que ses yeux coulaient.

Et nous voilà, petits vieux au pied d'un arbre, nous confortant de douces caresses sous l'effigie d'un commandeur à bout de souffle. Nous attendons. Demain, peut-être, ma tête de bois rouge dodelinera, fermera les yeux et se dissoudra au cœur de Z643-HF. Et je tomberai sans bruit sur le sol avant que ses racines ne m'absorbent. Fin de ce voyage.

Mais mon âne, que deviendra-t-il, lui qui ne dispose d'aucune image pour le veiller lorsque le moment sera venu ? « Ne t'en fais pas, je n'ai pas voulu t'embrouiller, ta recherche était suffisamment vaste sans ça, mais tous les vivants ont leur double quelque part dans le monde ; je sais où est le mien. »